



MUSÉE
DES
BEAUX-ARTS
DE QUIMPER

BONJOUR
MONSIEUR

G
A
U
G
U
I
N

16 JUIN >
30 SEPT
2018



Paul Gauguin (1848-1903), *Bonjour Monsieur Gauguin*, 1889, huile sur toile, 92.5 x 74 cm © National Gallery in Prague

Dans le cadre
d'une saison tchèque
à Quimper « De Mucha à Gauguin »

avec le musée
départemental
breton



Un partenariat
exceptionnel avec la
Galerie nationale de Prague



Ce tableau, d'un beau format, reprend sous une forme plus aboutie une première version conçue également à la fin de l'année 1889. Cette dernière avait été imaginée pour décorer le panneau supérieur de la porte d'entrée de la salle à manger de Marie Henry au Pouldu. Dès sa création, le sujet et la composition de cette œuvre avaient semblé suffisamment importants à Gauguin pour qu'il souhaitât la reprendre en amplifiant le contraste des couleurs et les proportions des figurants. On sait, par ailleurs, que l'artiste attachait beaucoup d'importance à cette seconde version et qu'il n'hésita pas à l'exposer à Paris au milieu de tableaux tahitiens en 1893. Et, il faut bien le reconnaître, le sujet de cette toile revêt une importance capitale dans la compréhension du long cheminement qui mène l'artiste des côtes de la Bretagne aux îles océaniques en passant par Arles. Pour en comprendre la genèse, il faut remonter à l'hiver 1888. Peu auparavant, l'artiste venait de créer à Pont-Aven, aux côtés d'Emile Bernard, plusieurs chefs-d'œuvre dont la célèbre *Vision après le sermon*. A court de ressources et, encouragé par Théo, le frère de Vincent van Gogh, Gauguin décide de rejoindre ce dernier fin octobre 1888 à Arles. En compagnie de Vincent, les discussions vont bon train et, surtout, ils visitent et commentent abondamment les collections du musée Fabre de Montpellier. Ce séjour en Provence sera interrompu, comme on le sait, par une crise de folie de Vincent Van Gogh et le fameux épisode de l'oreille coupée. Mais, malgré ce drame, nous pouvons être assurés que cette amitié fut féconde et que c'est au contact de Van Gogh que Gauguin s'est véritablement engagé dans le domaine de l'autoportrait.

Paul Gauguin, *La Vision du sermon*, 1888, huile sur toile
73 x 92 cm, National Gallery of Scotland, Edimbourg



Quand bien même nous ne gardons aucune trace de leurs impressions face au monumental et célèbre tableau de Gustave Courbet, *Bonjour monsieur Courbet*, il est bien certain que cette composition au contenu narcissique a dû capter l'attention de Gauguin. Alors que Courbet magnifie le rôle de l'artiste et se porte triomphalement à la rencontre de son mécène, Gauguin ne semble retenir que le titre de l'œuvre pour en livrer une version tout autant parodique que spéculative. L'artiste a pris le temps de méditer sur ce sujet puisque quasiment une année s'est écoulée entre le séjour d'Arles et son installation au Pouldu à la buvette de la plage de Marie Henry. Contrairement à Courbet, Gauguin inverse les échelles. Ici, le paysage ne sert pas de faire-valoir mais, au contraire, garde une atmosphère menaçante. Apparaissant de face sur l'œuvre, Gauguin semble ignorer le salut furtif que lui adresse la paysanne qui s'éloigne de dos. Le caractère dérisoire de cette rencontre n'en est que plus patent. Et pourtant, l'artiste, le béret enfoncé et dissimulant l'œil gauche, vêtu d'un ample manteau complété d'une pèlerine, chaussé de sabots, aime notre attention. Isolé du premier plan par une barrière qui mène sans doute à une ferme, Gauguin semble être arrivé à la croisée des chemins. Peu de temps sépare, en effet, la création de cette peinture de son proche départ pour Tahiti en avril 1891. Après la Bretagne, après Arles, ce sont désormais les Tropiques qui l'entraînent vers une nouvelle errance. Comment d'ailleurs ne pas reconnaître ici le portrait de l'artiste maudit, image propagée par son ami et défenseur, Albert Aurier qui écrit dans un poème en 1888-1889 : « nous sommes les maudits, les excommuniés/ traînant comme un boulet nos chefs-d'œuvre inconnus ». A rebours du triomphalisme plastronnant d'un Courbet, Gauguin interroge

son avenir, inquiet, doutant mais convaincu de la justesse de sa quête artistique. N'avait-il pas noté dès la fin de l'année 1888 : « Je sais ce qui m'attend et vais simplement de misère en misère jusqu'à la fin, mais je sais aussi que le granit périra et que mon œuvre ne périra pas ». Paul Gauguin effectue plusieurs séjours au Pouldu au cours des années 1889-1890. Durant cette brève période, il crée plus d'une centaine de peintures dont certaines comptent parmi ses grands chefs-d'œuvre. Par le raffinement des couleurs, la tension de la touche, l'irréalisme onirique qui se dégage de ce paysage ourlé de dunes, Gauguin élabore une image inoubliable de la campagne du Pouldu. Mais, *Bonjour monsieur Gauguin*, apparaît aussi comme le témoignage presque poignant d'un artiste tentant de rompre définitivement avec le conformisme d'une société qu'il abhorre. Les indices biographiques se diluent ici dans une quête d'un ailleurs qu'un Mallarmé traduira quelques années plus tard dans son poème *Brise marine* par ces mots fameux : « Fuir là-bas, fuir ».



Gustave Courbet, *La Rencontre* ou *Bonjour Monsieur Courbet*, 1854, huile sur toile, 132 x 150,5 cm, Montpellier, musée Fabre

CITATIONS

« J'aime la Bretagne. J'y trouve le sauvage, le primitif. Quand mes sabots résonnent sur ce sol de granit, j'entends le ton sourd, mat et puissant que je cherche en peinture. »

Lettre de Paul Gauguin à Emile Schuffenecker, Pont-Aven, février 1888

« ... Je devais rester un an dans le Midi à travailler près d'un ami peintre : malheureusement cet ami est devenu fou furieux et j'ai dû subir pendant près d'un mois toutes les craintes d'accident mortel et tragique. Comme vous le voyez, je continue à avoir cette bonne chance qui ne me quitte pas depuis plusieurs années. Et à ce propos, je suis sûr que vous comprendrez que la peinture qui donne des sensations de celui qui l'a faite, doit refléter un peu l'état de son âme violentée par la lutte contre les hommes, l'argent et l'ignorance des amateurs en matière d'art.[...] C'est comme vous le voyez le toqué que vous avez entrevu seulement une fois. Je sais ce qui m'attend et vais simplement de misère en misère jusqu'à la fin, mais je sais aussi que le granit périra et que mon œuvre ne périra pas. »

Lettre de Paul Gauguin à Albert Dauprat, fin décembre 1888
In André Cariou, *Gauguin et l'Ecole de Pont-Aven*, p. 73-74.

... De tous mes efforts de cette année, il ne reste que des hurlements de Paris qui viennent ici me décourager, au point que je n'ose plus faire de peinture, et que je promène mon vieux corps par la bise du Nord sur les rives du Pouldu ! [...] qu'ils regardent attentivement mes tableaux derniers [...] et ils verront ce qu'il y a de souffrance résignée. »

Lettre de Paul Gauguin à Emile Bernard, novembre 1889

« Je ne sais pas qui a pu vous raconter que je me promène sur la plage avec mes disciples. En fait de disciples il y a de Haan qui va travailler de son côté, Filiger qui travaille à la maison. Moi je me promène en sauvage en cheveux longs et je ne fais rien : je n'ai même pas emporté de couleurs, ni palette. »

Lettre de Paul Gauguin à Emile Bernard, Le Pouldu, août 1890

Maufra décrit le décor de l'auberge de Marie Henry le 8 novembre 1890

« ... Sur la cheminée, un tableau représentant une jeune femme qui allaitait un bébé, près d'elle, un petit homme, l'auteur le peintre de Haëhnen [de Haan] coiffé de son fez rouge. Les murs étaient couverts d'arabesques bizarres, décorés de motifs symbolisant plus ou moins clairement des phallus, le tout sur un fond bleu vert, d'un ton qui lui était familier. Quelques sentences philosophiques étaient inscrites sur les murs, l'une d'elles de Richard Wagner. Bleu également le plafond aux quatre coins duquel des bols de punch flambaient dans l'orange. Les vitres de la fenêtre imitant des verrières, des oies blanches y étaient dessinées, réunies entre elles par des traits bleus mélangés à un léger bleuté, avec quelque ornementation jaune. L'aspect en était plutôt sauvage. Sur la porte en sortant, Gauguin s'était représenté lui-même vêtu du costume qu'il affectionnait : tricot de laine et macfarlane noisette, le béret sur la tête. ... »

in Maxime Maufra, *Propos de peintre*, manuscrit, 1914-1916

Le passage d'André Gide au Pouldu le 29 juillet 1889,
Extrait de *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, 1926, p. 88

« Comme je suivais le littoral, remontant à courtes étapes de Quiberon à Quimper, j'arrivai, certaine fin de jour, dans un petit village : Le Pouldu, si je ne fais erreur. Le village ne se composait que de quatre maisons, dont deux auberges ; la plus modeste me parut la plus plaisante ; où j'entrai car j'avais grand soif. Une servante m'introduisit dans une salle crépie à la chaux, où elle m'abandonna en face d'un verre de cidre. La rareté des meubles et l'absence de tentures laissaient remarquer d'autant mieux, rangés à terre, un assez grand nombre de toiles et de châssis de peintre, face au mur. Je ne fus pas plus tôt seul que je courus à ces toiles ; l'une après l'autre, je les retournai, les contemplai avec une stupéfaction grandissante ; il me parut qu'il n'y avait là que d'enfantins bariolages, mais aux tons si vifs, si particuliers, si joyeux que je ne songeais plus à repartir. Je souhaitai connaître les artistes capables de ces amusantes folies ; j'abandonnai mon premier projet de gagner Pont-Aven ce même soir, retins une chambre dans l'auberge, et m'informai de l'heure du dîner.

« Voudriez-vous qu'on vous serve à part ? ou si vous mangerez dans la même salle que ces Messieurs ? » demanda la servante.

« "Ces Messieurs" étaient les auteurs de ces toiles : ils étaient trois, qui s'amènèrent bientôt, avec boîtes à couleurs et chevalets. Il va sans dire que j'avais demandé qu'on me servît avec eux, si toutefois cela ne les dérangeait pas. Ils montrèrent, du reste, que je ne les gênais guère ; c'est-à-dire qu'ils ne se gênèrent point. Ils étaient tous trois pieds nus, débraillés superbement, au verbe sonore. Et durant tout le dîner, je demeurai pantelant, gobant leurs propos, tourmenté du désir de leur parler, de me faire connaître, de les connaître, et de dire à ce grand, à l'œil clair, que ce motif qu'il chantait à tue-tête et que les autres reprenaient en chœur, n'était pas de Massenet, comme il croyait, mais de Bizet... Je retrouvai l'un d'eux, plus tard, chez Mallarmé : c'était Gauguin. L'autre était Sérusier. Je n'ai pu identifier le troisième (Filiger, je crois). »

Gide quitte l'hôtel le lendemain à 7h30 en direction de Pont-Aven où il ne s'arrête pas, puis Quimper.



VILLE
DE QUIMPER

